

Vie privée d'une reine

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **34 (1896)**

Heft 9

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195435>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

C'était là, pour ainsi dire, la pierre de l'angle de la nouvelle construction.

Ces heureux événements ont inspiré à deux gais et bons amis les couplets qu'on va lire. Nous les reproduisons textuellement, tant il serait regrettable de toucher à une aussi franche explosion de joie.

NOTRE QUAI

C'est entendu, c'est convenu,
Faut pas revenir là-dessus :
La commune et nos chefs d'Etat
Ont décidé ce que voilà :
On va faire pour les gens d'Ouchy,
Depuis Beau-Rivage à Pully,
Un quai jusqu'ici sans pareil,
Voté par le Grand Conseil.

Refrain.

Faudra le voir notre beau quai de pierres !
Tout le monde y viendra, les p'tites couturières,
Les grandes dames, les pauvres, les ristoues,
Les gros rentiers, les bonnes et les pioupious.

Ces gens diront en le voyant :
Mirobolant ! C'est écrasant ! C'est épétant !

Il y avait bien quelques grincheux,
Des indécis et des peureux,
Qui ne voulaient pas de notre quai ;
Mais d'eux ils se sont fait moquer.
On leur a dit : « Zut ! taisez-vous !
Ne vous montez pas tant le cou ! »
Et le dit jour le Grand Conseil
Votait le quai sans pareil.

Faudra le voir notre beau quai de pierres !
Etc.

A peine voté, Charles Perrin
Téléphone à tous les copains :
« Allez vite chercher les canons
» Et ferraillez, cré nom de nom !
» Nous aurons un quai merveilleux.
C'est à n'en pas croire ses yeux !
» On va le commencer bientôt
» Et ce ne sera pas trop tôt. »

Faudra le voir notre beau quai de pierres !
Etc.

Après avoir assez tiré,
On s'en fut boire à la santé
D'Ouchy et de son nouveau quai,
Depuis si longtemps désiré.
C'est bien entendu, nous l'aurons,
Notre quai, nous le montrerons,
En passant le doigt sous le nez,
A tous les encroûtés.

Faudra le voir notre beau quai de pierres !
Etc.

main de la jeune fille.

Je lus :

Potache velour. — Sômon de Loir à la vaintienne. — Jambon d'iorque
eau que cêresse. — Timbal ormoiricaine. — Patec de paintade. —
Bombe franco russe praliné. — Glace de la Bérainsa. — Dessert. —
Plat primé au concours.

Cette orthographe fantaisiste me refroidit un peu.
On ne peut pas tout savoir. Après tout, une femme
n'a pas besoin de tant de science. Je suis de l'avis
de Molière et je dis avec le bonhomme Chrysale :

Je vis de bonne soupe et non de beau langage.

On servit le dîner. Les mets étaient excellents ; le
jambon d'York au Xérès succulent ; la timbale Ar-
moricaïne parfaite, ainsi que le pâté de pintades.

Au dessert, la jeune fille apporta un plat sur-
monté d'une couronne de laurier ; c'était le plum-
pudding au chocolat !

Les assistants se levèrent avec respect ; le père
Balandard ôta sa calotte.

La concierge me poussa du côté.

— C'est le plat couronné, me dit-elle.

Je me levai comme les autres.

La lauréate déposa majestueusement le plat au
milieu de la table, au bruit des applaudissements
des invités.

— Monsieur, dit le père Balandard en s'adressant
à moi, avec ce pudding, ma fille a enfoncé toutes
ses concurrentes.

— Blanche Mardois, ajouta la jeune fille, a failli
en mourir de jalousie.

La cuisine, pas plus que la musique, n'adoucit les
mœurs.

Et puis tout le monde gagnera,
Du coup la ficelle payera,
Des dividendes à ses actions ;
Chacun va descendre en wagon,
Et l'on viendra boire en passant
A Ouchy du bon p'tit blanc.
En attendant soyons tous gais,
Chantons : « Vive notre quai ! »

Faudra le voir notre beau quai de pierres !
Etc.

Messieurs, avant de terminer,
Certes il ne faut pas oublier
De remercier de bon cœur
De notre quai les fondateurs,
Surtout le Développement
Et le défunt René Guisan ;
L'Etat et la Commune aussi.
A chacun d'eux, merci !

Faudra le voir notre beau quai de pierres !
Etc.

M. et C. P.

Ouchy, le 1^{er} janvier 1896.

Le Désaley.

A diverses fois, des plaintes sont parvenues
à la Direction des Domaines de la commune
de Lausanne au sujet de la concurrence faite
aux acheteurs des vins du Désaley d'Oron,
par des négociants qui achètent des vins pro-
venant de vignes situées dans le voisinage de
celles de la ville, et qui mettent sur leurs bou-
teilles l'étiquette : Désaley, ce qui peut faire
croire que le vin qu'ils fournissent à leurs
clients provient des caves de la Bourse des
Pauvres de la commune de Lausanne.

La Direction des Domaines vient d'adresser
à ce sujet aux acheteurs des produits de ce
vignoble une circulaire qui fait droit à leurs
justes réclamations.

Nous extrayons de cette pièce le passage
suivant :

Pour vous mettre en mesure de déjouer la con-
currence qui vous est ainsi faite, la Municipalité a
décidé de vous délivrer des étiquettes et des cap-
sules aux armes de la Ville de Lausanne, en nom-
bre proportionné à l'importance de vos achats. Afin
d'éviter toute contrefaçon, cette marque a été d'au-
tre part enregistrée au bureau fédéral de la pro-
priété intellectuelle, en sorte que les contrefacteurs
pourront être poursuivis le cas échéant.

La capsule servira de contrôle à l'étiquette, car
cette capsule enlevée, l'étiquette seule ne serait
plus une garantie suffisante. L'étiquette, dans sa

Bref, je fus agréé et je devins l'époux de Mlle Ba-
landard.

Dans les commencements, cela alla très bien ; ma
femme me servait les mets les plus extraordinaires,
dotés de noms extravagants, accompagnés de sauces
fantastiques ; puis elle invita les amis et connais-
sances.

— Vous n'avez pas épousé un premier prix pour
le cacher, me dit-elle ; je veux qu'on parle de vos
dîners et vous rendre fier de moi.

Ma maison devint un restaurant gratuit. Tous les
jours, nouveaux dîners et nouveaux invités ; les
Balandard en ont des amis et connaissances ; ils
connaissent la moitié des concierges de Paris ! J'en
ai entendu des potins !

Ma femme m'avait trouvé une occupation, je co-
piaï les menus. Toute la matinée, assis devant mon
bureau, j'écrivais :

DINER DU 10 JUILLET

Potage : Consomme Désignée. — Hors-d'œuvre : Cantaloup, Rissoles Pom-
padour. — Beccé : Truites de la Loire, sauce Venitienne. — Entrées :
Filet de Bœuf Marechale, Canetons de Rouen à la d'Orléans, Riz de
Veau Régence, Aspic de Mauviettes en Bellevue. — Sorbets au Kirsch
et à l'Orange. — Rôt : Poulardes de Bresse truffées, Pâté de Foie gras
de Strasbourg, Salade. — Légumes : Fonds d'Artichauts au Velouté. —
— Buisson d'Ecrevisses de la Meuse. — Entremets : Glace Moskova,
Gaufrettes Suisses, Gâteaux Madris et Sultan. — Dessert. — Vins :
Saint-Christin en carafes, Madré, Haut-Sauterne, Château-Ripap,
Chambertin, Grand Crémant frappé. — Café, Thé, Liqueurs.

C'est un des menus les plus modestes.

Et toujours le fameux plum-pudding au chocolat !

Cela revenait cher ; mes rentes ne suffisaient pas.
J'en fis l'observation à ma femme ; elle la reçut

partie supérieure, seule déposée, portera la men-
tion du cru (*Désaley de la Ville, clos des Abbayes*
ou *Désaley d'Oron*) ; la partie inférieure portera
l'année de la récolte avec cette inscription : *Eti-
quette officielle délivrée aux acheteurs des vins*
de la Commune de Lausanne.

Plus bas, un espace reste libre pour recevoir l'in-
titulé de la raison de commerce de l'acheteur, qui
sera imprimé par nos soins.

Voilà, nul ne le contestera, un acte de bonne
administration. Il serait à désirer que les pro-
priétaires des vignes de Villeneuve en fissent
autant pour leurs produits. On trouve, en effet,
du Villeneuve dans les cinq parties du monde,
grâce à l'étiquette dont on abuse et sous la-
quelle on fait trop souvent circuler les vins les
plus ordinaires et complètement étrangers à
cette localité.

Vie privée d'une reine. — Sous ce titre,
le *Petit Parisien* a publié dernièrement une
chronique fort intéressante sur la vie privée de
la reine Victoria, à laquelle nous emprun-
tons les curieux détails qui suivent :

De nouveau, la reine Victoria va être l'hôte
de la France, et les instructions viennent d'être
données pour son installation à Nice. Un demi-
incognito, d'ailleurs, selon son habitude.
Elle ne veut être, en cette villégiature en notre
Midi, que « la comtesse de Balmoral. »

Elle prend ainsi le nom de sa résidence pré-
férée, dans les montagnes d'Ecosse. Ce châ-
teau de Balmoral est d'autant plus cher à la
vieille souveraine, qu'il fut construit par son
mari, le prince Albert, et l'on sait quelle piété
elle a gardée pour sa mémoire. Il est plus con-
fortable que luxueux. La reine elle-même l'a
souvent décrit dans le « Journal de ses séjours
en Ecosse, » qu'elle a laissé publier, bien qu'on
n'y puisse lire que le récit tout intime de ses
promenades et de ses lunchs. Elle vit là, sans
étiquette, d'une existence retirée, qu'elle affec-
tionne autant qu'elle le peut.

On raconte que les familiers de la reine doi-
vent user de quelque diplomatie pour lui faire
quitter les robes usées qu'elle porte volontiers
afin d'être plus à l'aise, s'entourant frileusement
le corps d'un châle dont ne voudraient pas ses
femmes de chambre ! L'entretien des membres
de la famille royale d'Angleterre coûte cher à
nos voisins, mais ce ne sont pas les toilettes de
la reine Victoria qui risquent de grever beau-
coup la liste civile.

très mal.

— Fi ! s'écria-t-elle, lésiner pour un dîner ! C'est
pour me rappeler que je n'ai pas apporté de dot. Je
vous croyais plus de tact à défaut d'éducation ; je
n'ai pas été vous chercher, moi !

Quand nous dînions en ville, elle mangeait du bout
des dents, ne trouvant rien de bon.

— Quelle cuisine ! disait-elle en revenant. Vous
avez pu goûter à ce filet ?

— Mais, il me semble...

— Taisez-vous ! Vous n'avez donc pas de palais ?
Vous me faites rougir ! Il était cuit au vin blanc au
lieu de Madère ! C'est une faute impardonnable.

Et je devais subir la critique de tous les plats.

Non seulement les dîners étaient ruineux, mais
ils détruisaient ma santé. J'avais l'estomac délabré ;
je devenais gouteux.

Cela ne pouvait pas durer.

— J'en ai assez des grands dîners ! dis-je un jour
à ma femme ; il faut revenir à une cuisine plus sim-
ple, à la cuisine bourgeoise ; de la bonne soupe au
choux.

— De la soupe aux choux ! s'écria-t-elle indignée,
pour qui me prenez-vous ? Un premier prix s'abais-
ser à faire de la soupe aux choux ! Travaillez donc !
J'aimerais mieux me retirer chez mes parents. Il
fallait épouser une fille d'auberge et non une lau-
réate !

J'ai dû me résigner ; j'en mourrai, mais elle a rai-
son :

N'épousez jamais un premier prix, pas même un
accessit !

Eugène FOURRIER.

Ses dépenses personnelles sont infimes. Depuis la mort du prince Albert, elle a porté le poids d'une éternelle tristesse. Aujourd'hui, l'âge lui permet de s'abandonner à ses goûts casaniers et « bourgeois », lorsque, scrupuleusement, elle a accompli son métier de souveraine, qui ne consiste plus guère, pour elle, qu'à donner des signatures et à prendre connaissance des dépêches qui lui sont remises. Bien qu'elle ait la vue très fatiguée — elle a aujourd'hui soixante-dix-huit ans — elle aime à tricoter, tout bonnement.

Il y a quelques années, elle dessinait beaucoup et se plaisait à prendre des croquis à l'aquarelle. Elle avait commencé à prendre des leçons à soixante-sept ans ! Son maître fut un des artistes anglais les plus réputés, M. Green. Elle se piquait d'être une « élève » très docile et très attentive.

Ses yeux fatigués ne lui permettent plus cette distraction. Mais il lui est resté le goût de l'activité, et elle a appris à filer. A une vente de charité, à Londres, récemment on vendait, au prix élevé qui convenait en raison de son origine, un carré de toile filé par les mains royales.

Cependant la reine, qui fut la plus consciencieuse des souveraines et qui offre ce rare exemple qu'elle n'a jamais eu le moindre différend avec son peuple, ne se détache pas des affaires publiques, et il lui arrive assez souvent de faire remettre à ses ministres des notes qu'elle a rédigées, d'une écriture qui est demeurée assez ferme.

Elle aime fort la musique, mais surtout les vieux airs écossais, qu'elle se fait jouer souvent, et qui semblent bercer ses souvenirs, — les souvenirs de près de soixante ans de règne, les souvenirs de sa vie familiale. Son affection pour l'Ecosse est née de l'affection qu'avait lui-même pour « cette vieille terre fidèle » le prince Albert, dont la fin prématurée en 1861 lui causa une douleur que le temps n'a pas apaisée.

Le vin.

Dè bin bairè, n'ia pas tant de mau.
Poru qu'on pouèssè retravà l'hotò.

Vouàique cein que sè peinsont pas mau dè bons Vaudois, dè cliià qu'ont on gran dè sau per dèzo la leinga, que ne pào jamé fondrè à tsavon, et que dussont demandà à bossaton à bin à carbatier lo remido po sè dessàiti la guerguèttà.

L'est veré que dein on pàys coumeint lo nouvro, iò on a tot à remolhie-mor, et iò n'èin d'ài tant bio et tant bons vegnoublis, faut bin profità dè cein que lo bon Dieu no baillè et ne faut pas s'èbàyi s'on ne fà pas la potta à cliià finna gottà dè la vegne. Petètrè bin que n'a bouna eimpartià dè no z'atou, on va on bocon liein ; mà assebin, cé tsancro dè vin s'accordé avoué tot, hormi lo lacé et lo chocolat.

Après la soupa ou verro de vin,
Douè on étii à mèdecin.

s'on dit ; et s'on lo b'ai avoué pliési, c'est que va bin avoué quiet que saï : lo pan et la toma, la saocesse et lo saocesson, lo bouli, lo ruti, lo mion, la dauba, lè z'atruix, la frecachà, lo bertou, lo gigot, lo fédzo dè vé, lè piotons, lè z'izelettès et outro z'implioumà, lo civet, la papetta à porà ; enfin quiet ! avoué tot lo fournement de n'a boutequa dè boutsi, dè chertuier et dè marthead dè vicaille. Et on pào bin deré que c'est lo bàire patriotiquo dè per tsi no, kà l'est mémameint bon et rudo bon, tot solet, qu'on lo b'ai rein què po lo pliési dè lo bàire ; et faut deré que quand on ne lo b'ai pas coumeint on fiffarè, mà qu'on est résenablio, baillè lo dzouïo à tieu et que l'est decouté lo bossaton à bin la botolhie qu'on fà d'ài bou-

nès cognessancès et d'ài bons z'amis ; et l'est bin molési dè sè revairè à bin dè fèrè onna patze sein partadzi on demi.

Mà ne faut pas lài sè fià : lo vin est on bon ovrai, mà on croufou maitrè. S'on ein b'ai po sè bailli d'ài focès et d'ài rapicoleint, va bin ; on verro, tandi lo travau, c'est lo coup d'écourdjà quand l'aplià càlè ; cein remet lo coradzo à niveau ; mà faut tsouyi dè ne pas sè laissi rebedoulà ; kà adon on n'est pequa d'ài z'hommo.

Se lè z'hommo ne renasquant pas dè mettèrè dinsè lo naz dein lo verro, lè fennès ne sont pas adé d'accou et lè disputont soveint quand pèdzont pelo cabaret et que lài restont on boccon tard.

Djan Tardy, quand l'avai tot réduit, dévai lo né, avai coàite dè traci pè la pinta, iò lài tegnai bon, tantqu'è que lo moment dè cliourè étai quie ; et ne retornè dètro retravà sa Lizette què contrè la minè. La fenna avai bio lo disputà, rein ne fasà ; Tardy étai tétu et ne poivè pas sè passà dè fifà. —

Onna né que la Lizette étai zua lo rappertzi, Tardy lài vullie bailli on verro ; mà la fenna que ne s'èin tsaillessai pas, refusà, et le lo résivè po s'èin allà. Tardy, à la fin, lài fà : « Y'ò-dri ; mà à la condechon qu'on eimportai on litre et qu'on lo b'airè à l'hotò. »

La fenna, po le poai einmenà, lài dit què oï, et on iadzo reduits, sè mettont à fifà lo litre. Ma fà, la fenna, que n'avai pas accoutemà dè bairè, fasà onna grimace d'ài diablo, kà cé vin lài repugnè ; mà Tardy la focivè dè bairè. Après dou à trài verro, la fenna que coumeincivè à ètrè ètourla et à avai mau à tieu, sè met ein colèrè, refusè d'èin bairè bin mé et fà à se n'hommo :

— Ne sè pas dein lo mondo coumeint te pào portant totès lè nés fifà dè cliià bourtià, et coumeint te lài pào teni ; por mè su tota malada.

Tardi, tot conteint et tot fiài, lài repond :

— Hé ! hé ! Lisette ! te v'ai, ora ; te crài que l'est tot pliési dè bairè !

Les misères humaines. — Dans un article d'Alexandre Dumas sur les forces physiques de l'homme, nous lisons ces curieuses réflexions :

« ... Sur vingt hommes qui passent dans la rue, vous n'en verrez pas plus de deux qui marchent comme un homme doit marcher, la tête haute et d'un pas ferme et sonore. Les dix-huit autres seront vouëtés, frileux, malingres, étioles, pâles, gras, essoufflés, apoplectiques, bilieux, mous, chancelants.

» Je ne parle ici que des hommes du monde et des bourgeois.

» Je ne parle pas des ouvriers à qui leurs rudes labeurs donnent toujours une allure mâle et fière.

» D'où vient cette dégénérescence de l'homme ? Elle vient de ce que lorsqu'il était enfant, on n'a pas exercé en lui les forces que la nature lui avait départies. En passant de l'adolescence à l'âge mûr, il s'est trouvé fatigué et s'est laissé envahir par les habitudes casaniers, par les charmes de la vie intérieure. Il s'est alourdi dans l'atmosphère ouatée des chambres bien closes, il s'est apesanti dans le sommeil lymphatique des alcôves chauffées ; il a demandé à la flanelle la chaleur qui ne devait lui venir que du foyer d'un organisme équilibré, les muscles de la poitrine sont descendus jusqu'à l'estomac, la bile s'est mêlée au sang ; le ventre a commencé à poindre ; la mauvaise graisse est venue sous le pseudonyme d'embonpoint, il a déboutonné son gilet après son dîner ; il a dormi au coin de son feu ; il s'est forcé à veiller par des moyens factices, tel que le café et l'eau-de-vie ; il n'a pas voulu marcher, il a pris une voiture, il a eu peur du froid, il a redouté le

chaud, il a eu des malaises et on l'entend à quarante ans, c'est-à-dire dans la force de l'âge, dire une ou deux fois par semaine : « Je ne sais ce que j'ai aujourd'hui, je suis mal à mon aise. »

» A partir de ce moment, l'homme dégingole, les cheveux s'éclaircissent, la bouche se démeuble, l'haleine se corrompt, le dos se voûte, l'estomac se révolte et l'eau de Sedlitz apparaît ; son médecin l'envoie à Barèges ; la goutte vient lui mettre sa carte au pied ou à la main, et le Père Lachaise montre à l'horizon le tombeau du général Foy. »

Vache. — On écrit de Londres :

Une dame anglaise avait déposé, en mains de sir John Bridge, le distingué magistrat de Bow street, une plainte contre sa voisine qui l'avait traitée de « vache ».

Après avoir sérieusement examiné le cas, le magistrat a acquitté la prévenue. Voici comment il explique sa décision :

« L'intention de la prévenue n'était certainement pas bienveillante, mais, à examiner froidement l'expression dont elle s'est servie, on n'y découvre rien d'injurieux. Au contraire, c'est presque un compliment. La vache est un animal paisible, sobre, utile, robuste, intelligent, dévoué à ses petits. Nous lui devons un breuvage si précieux qu'il est considéré partout comme le plus sain des médicaments. Quand elle est morte, nous tirons encore parti de sa peau, de ses os, de ses sabots pour une foule d'objets. J'en possède deux à la campagne, j'y tiens fort et serais désolé de les perdre. Il m'est donc impossible de considérer le mot qui désigne cette excellente bête comme prêtant à des comparaisons blessantes. J'acquitte. »

Le juste milieu.

Sur l'usage du fard, une sexagénaire, Aimant Dieu, mais coquette encor, pour son mal-Vint consulter son confesseur, [heur.

Homme indulgent et gai par caractère :

— Vous interdirez absolument

Le fard qui tant vous plaît, serait par trop sévère, Répondit-il. Vous le permettre entièrement

Serait tomber dans un excès contraire.

Prendre un juste milieu me semble nécessaire.

Si mon avis, de vous est écouté,

Vous en mettez..... mais rien que d'un côté !

Le dernier numéro du *Journal de l'Exposition nationale Suisse* est particulièrement remarquable. Il nous donne entre autres articles le Village suisse, groupe Berne-Morat. *Puffernel, Epistel an die Damen, von Widmann*. Le Règlement sur l'organisation de la loterie, qui sera consulté par beaucoup de gens. Les monuments historiques de la Suisse. L'horlogerie en Suisse. L'Ecole polytechnique fédérale, etc., etc. De magnifiques gravures illustrent ce texte. On remarque tout particulièrement celle du Château de Vufflens, celle des Mouettes et par-ci par-là de gracieuses et gaies vignettes. Le tout d'une exécution parfaite. Nous ne pouvons que continuer à recommander cette belle publication, qui sera soigneusement conservée par ses nombreux abonnés.

THÉÂTRE. — Nous aurons le plaisir d'entendre demain, dimanche, une seconde représentation de : **Pour la Couronne**, ce magnifique drame en vers de Coppée. Les nombreuses personnes qui n'ont pu assister à la première représentation ne manqueront certainement pas celle-ci, car c'est là un vrai régal dramatique et littéraire. Ils auront, en outre, la satisfaction de donner un nouveau témoignage de sympathie et d'encouragement à Madame Dorval, l'artiste aimée, au bénéfice de laquelle cette représentation est donnée.

Le spectacle sera terminé par **Famille**, comédie en trois actes.

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.